

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

192 | 2009

Écritures et langage

Économie symbolique et phylogénèse du langage

Symbolic Economies and Phylogenesis of Language

Jean Lassègue, Victor Rosenthal et Yves-Marie Visetti



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22306>

DOI : 10.4000/lhomme.22306

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 27 octobre 2009

Pagination : 67-100

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean Lassègue, Victor Rosenthal et Yves-Marie Visetti, « Économie symbolique et phylogénèse du langage », *L'Homme* [En ligne], 192 | 2009, mis en ligne le 22 octobre 2011, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22306> ; DOI : 10.4000/lhomme.22306

Économie symbolique et phylogenèse du langage

Jean Lassègue, Victor Rosenthal & Yves-Marie Visetti

LE TRAVAIL ÉPISTÉMOLOGIQUE ET THÉORIQUE dont nous présentons ici les grandes lignes s'inscrit dans l'ensemble des recherches qui depuis une quinzaine d'années tentent de démêler les conditions et les scénarios d'émergence et d'évolution de diverses *formes et activités symboliques* au cours de l'hominisation. Pour une large part, ces recherches se sont majoritairement centrées sur la question de l'apparition des langues humaines, dont on tente de retracer la phylogenèse, depuis un état initial que l'on se représente à partir de certaines performances sémiotiques animales (notamment celles des primates) jusqu'aux langues modernes, à travers une série d'états intermédiaires spéculativement reconstitués (expressions gestuelles, proto-langages).

Un préalable évidemment nécessaire est de caractériser avec justesse les phénomènes dont on entend retracer la genèse. L'approche que nous proposons ici de l'émergence des langues dans les phases récentes de l'hominisation, puis de l'humanisation, part du principe d'une synergie nécessaire entre plusieurs *formes et activités symboliques*, dont la différenciation et le codéveloppement deviennent alors l'objet central de l'étude. En particulier, il y aurait un lien natif entre les performances sémiotico-linguistiques et la capacité à développer des comportements ritualisés singuliers, dont elles sont des médiations *pratiques* essentielles, en même temps qu'elles en constituent et signifient les enjeux centraux.

Ce travail a été soutenu par l'AC Systèmes complexes en Sciences humaines et sociales du CNRS, dans le cadre du projet « Émergence d'une économie symbolique : à partir de l'analogie de la monnaie et du langage ». Il se poursuit actuellement dans le cadre du projet « Perception sémiotique et socialité du sens » (ANR-06-BLAN-0281) de l'Agence nationale pour la recherche. Nous tenons à remercier H. Bersini, P. Cadiot, D. Chavalarias, C. Herrenschildt, P. Maniglier, D. Phan, D. Piotrowski, Ch. Sinha.

Pour répondre à cette exigence, il nous a fallu reprendre et réactualiser un certain nombre de travaux philosophiques et scientifiques anciennement connus, mais généralement ignorés des courants qui, ces dernières années, se sont saisis de la question de l'origine du langage : théories et descriptions issues de l'anthropologie culturelle et sociale, de l'anthropologie sémiotique historique, de la narratologie, de la linguistique, et bien entendu de la philosophie des formes symboliques de Cassirer, historiquement la première synthèse de cet ordre. Il s'agit de jeter les bases pour une nouvelle synthèse, qui soit compatible avec une perspective évolutionniste, dont on soutiendra cependant la nécessaire rupture avec les cadres de pensée néodarwiniens. Parallèlement, on soulignera l'insuffisance radicale des explications utilitaristes de la formation des pratiques sociales ; et de même, celle des conceptions « communicationnelles » de l'activité de langage, qui y voient d'abord un transfert d'information.

Dans une perspective de modélisation – nécessairement simplificatrice –, on introduira le cadre spéculatif d'une *économie symbolique*, qui vise à intégrer les dimensions pratiques et fictives (voire mythiques) des interactions sociales, la ritualisation des conduites allant de pair avec la formation de schèmes sémiotiques. On se met ainsi en mesure de soutenir l'hypothèse d'une émergence concomitante des langues et des activités symboliques :

- en décrivant une division de la société en sous-groupes symboliquement identifiés, coexistants à travers des protocoles de don, échange/coopération, alliance, sanction ;
- en figurant l'émergence de rôles et de valeurs (de nature « fictionnelle ») à travers la formation de jeux socio-sémiotiques, permettant d'assigner et transmettre les rôles et valeurs en cause.

Évoquer ici la perspective d'une « modélisation » ne signifie pas que nous entendons nous livrer à quelque reconstruction effective et causale de « phénomènes » sociaux et culturels, qui de toute façon ne se conçoivent pas hors d'une problématique pluridisciplinaire des indices et des traces. À ce stade, notre approche relève davantage de l'expérience de pensée, et ne vise certainement pas à se substituer aux descriptions, reconstructions ou interprétations de la paléontologie, de l'archéologie, ou de l'histoire. On cherche en fait à restituer les conditions d'une « genèse formelle » de dimensions sémio-linguistiques fondamentales de la vie sociale. En parlant donc de modélisation, on vise plutôt à dégager des principes d'intelligibilité, de façon à éprouver leur cohérence, et à déployer rigoureusement les formes du possible qu'ils conditionnent. Contribuant

ainsi à une forme d'*épistémologie expérimentale*, les modèles évoqués (ici à l'état de projet) constituent une sorte de « fiction surveillée », permettant d'évaluer des scénarios significatifs parce que clairement étayés. À condition de ne pas se méprendre sur la portée des résultats obtenus, on se donne aussi la possibilité de réactualiser et de rapprocher des lignes de travaux jusque là distantes : si bien que les simplifications délibérées de la modélisation sont *in fine* susceptibles de se traduire par un gain de générativité et de précision pour les principes mis à contribution.

On se limitera dans cette présentation aux points suivants :

- 1) L'inadéquation des modèles néodarwiniens de l'origine et de l'évolution du langage.
- 2) Quelques principes pour une anthropologie sémiotique.
- 3) Le modèle d'une économie symbolique.
- 4) L'analogie de la monnaie et du langage.
- 5) Les structures génériques de l'action : ritualisation et narration.
- 6) Les formes symboliques comme pratiques sociales.

L'inadéquation des modèles néodarwiniens de l'origine et de l'évolution du langage

Nombre de travaux contemporains sur l'émergence du langage se rattachent à un cadre de pensée qualifié de néodarwinien. Il ne s'agit ordinairement pas sous ce nom d'une relation effective à la biologie moléculaire et à la génétique, ni davantage d'un lien approfondi aux théories actuelles de l'évolution¹. On y verra plutôt un cadre doctrinal, mobilisable dès le moment où l'histoire se voit comprise comme l'évolution d'une espèce, justiciable d'une même grille d'analyse biophysique et écologique. Dans ce cadre, des variations individuelles, génétiquement conditionnées (donc répliquables à travers les générations), se trouvent « sélectionnées » par le biais d'un « avantage reproductif », conféré par un environnement conçu dans une large mesure comme indépendant des variations individuelles. On pense disposer ainsi d'un schème universel, susceptible d'expliquer les « fondamentaux » de toute forme de vie, du biophysique au social, du cognitif au culturel.

1. Dont on sait qu'elles ressemblent assez peu aux visions canoniques de la grande synthèse néodarwinienne de la seconde moitié du siècle passé : concernant par exemple la non-gradualité de l'évolution, la neutralité de certaines formes vis-à-vis de la sélection, la sélection sexuelle, la question d'une éventuelle sélection de groupe, les phénomènes de co-évolution... (Lassègue, ed. 2007). À cela s'ajoute la remise en cause des visions par trop simplifiées des séquences gènes – protéines – « traits » phénotypiques, au profit de boucles morphogénétiques et comportementales dans lesquelles les individuations et les activités locales apparaissent tributaires des dynamiques globales déjà en place (Stewart 2004).

À vrai dire, il serait plus exact de parler d'un principe d'intelligibilité dont l'usage est essentiellement réflexif et spéculatif – ce qui de notre part n'est pas une critique². Toujours est-il que, rejoignant les méthodes de la psychologie évolutionniste, ces recherches ambitionnent d'expliquer la capacité de langage des humains modernes en proposant des scénarios qui se recommandent au plan causal du schème néodarwinien, tout en se rattachant à une anthropologie philosophique qui fonde les singularités du genre humain dans la donnée naturelle (*in fine* biologique) des potentiels cognitifs individuels.

Pour étendre son programme à la cognition sociale et au langage, le néodarwinisme fait usage de trois notions principales – mises en œuvre avec une précision variable : *information*, *module représentationnel*, et *fitness*, supposant toutes les trois la possibilité d'un *calcul* déterminant.

- *Information*. Toute cognition étant traitement d'information, le langage, qui en est une explicitation et un prolongement socialisé, se comprend d'abord comme transmission d'informations, stabilisées en significations pré-allouées au niveau des unités linguistiques, assemblables ensuite en propositions. Une fois linguistiquement codée, l'information renvoie principalement à des catégories ou types de référents et de situations, objectivement déterminables de façon indépendante.

- *Module*. Organe-type (isolable et identifiable) composant un système cognitif individuel, un module traite des données d'un type bien déterminé, en fonction de sa « programmation » interne. Se situant ici à un niveau cognitif, il instancie matériellement une capacité prédéterminée de traitement d'information (et par là participe à la génération de conduites effectives). Sa fonction spécifique reflète directement un découpage ontologique de l'environnement et des activités en « domaines » ou en « types » d'entités, de tâches, de conduites. Par là, il se trouve doté d'emblée d'un caractère représentationnel. Toute adaptation que l'onto- ou la phylogénèse y apporterait, doit, par définition, respecter ces prédécoupages. La stabilité et l'universalité de l'organisation modulaire expliquerait la possibilité d'une articulation cohérente des représentations individuelles, et notamment de celles que l'on imagine instancier des « universaux » cognitifs et linguistiques. Si, bien sûr, les modules interagissent, ils le font toujours en conservant leur générativité et leur individualité propre, en sorte que le résultat systémique s'apparente à une composition ou un assemblage, sur le modèle bien connu de la division du travail.

2. En réalité, on observe avec ces néodarwinismes généralisés le même phénomène qu'avec les théories représentationnalistes de la cognition, en vogue dans les années 1980 et au-delà : beaucoup s'en recommandent comme du seul cadre scientifique légitime, mais peu se risquent à les défendre dans le détail au niveau épistémologique.

- *Fitness et calcul*. Il serait possible de quantifier ou tout au moins d'ordonner, au niveau des variations individuelles, des avantages sélectifs partiels entrant dans un *calcul d'optimisation* intégrant représentations individuelles (modules et information), interactions collectives et contraintes environnementales. Un tel calcul fonde l'estimation des avantages reproductifs conduisant progressivement à l'émergence de telle ou telle capacité sociocognitive, comme par exemple celle de la communication linguistique, et des universaux que l'on croit y observer.

Ainsi l'apparition du langage, et avec lui des dimensions fondamentales du sens, pourrait-elle relever du registre de la *cause*, matérielle et déterminante. L'opérateur essentiel est, comme on vient de le rappeler, la formation d'un avantage sélectif, que la majeure partie des travaux comprennent dans les termes d'une utilité, à la fois générale et monnayable au niveau de chaque individu. On notera, parmi d'autres, les propositions suivantes :

- utilité du langage pour la régulation d'une segmentation sociale fondée sur la différence sexuelle (Knight 1999) ;
- utilité du langage pour l'élaboration de coalitions (Dunbar 1999) ;
- utilité du langage pour la communication rapide d'informations non limitées au *hic et nunc* ;
- utilité du langage comme moyen de transaction : information contre statut (Dessalles 2000).

Passons sur la difficulté de mesurer l'avantage sélectif de tels déclencheurs et, partant, de modéliser les évolutions afférentes. Nous nous contenterons de souligner que ce type de modèles suppose : (i) que le langage consiste en la transmission d'information ; (ii) qu'il existe un registre de représentations ou d'intentions formées au niveau individuel, et dont le jeu social n'est que le déploiement collectif ; (iii) que ce qui est défini, de façon locale et différentielle, comme « avantage » puisse être mesuré sur une échelle objective et naturalisée, et entrer dans un calcul global, agrégeant les avantages sélectifs partiels.

À notre sens, l'intérêt de ces travaux tient pour l'essentiel à leur focalisation sur des états (spéculativement reconstitués) d'une société dont l'organisation et les « formes » culturelles sont suffisamment simples et univoques pour constituer un cadre propice à une extrême concentration du regard sur une seule dimension du sens et des conduites. Cette univocité et modularité des dimensions considérées fait écho à ce qui, dans l'ancienne vulgate néodarwinienne, se présentait selon la formule un gène = un trait phénotypique : à ceci près que le phénotype est aujourd'hui compris comme processus, et que les « traits », transposés à un autre niveau de granularité, sont devenus « modules » ou « fonctions ».

Lorsque l'analyse porte sur des phases plus récentes, censément plus complexes au niveau des formes comme des enjeux, elle se trouve confrontée à la diversité des types d'interaction, des régimes de sens et des jeux sémiotiques, impliqués dans la différenciation sociale. Le genre humain est supposé être parvenu dans un état trop proche de celui de l'humanité moderne pour que l'analyse puisse se dispenser de se référer au tableau de la pensée symbolique, classificatoire, prescriptive et narrative, dressé par l'anthropologie sociale et l'ethnologie. Toute la difficulté est alors de faire émerger des formes ou entités qui apparaissent comme « fictives », et cela en partant d'un cadre conçu en termes strictement référentiels et utilitaires (« réalistes »). La stratégie généralement adoptée consiste à secondariser le « symbolique », en lui assignant comme fonction principale de pallier les lacunes du réalisme, ou les insuffisances de la pensée logique ou causale, notamment dans la régulation des émotions³.

Quelques principes pour une anthropologie sémiotique

La perspective défendue ici se situe à l'opposé de celles que nous venons de résumer. Ainsi, par exemple, le « symbolique » n'est pas, de notre point de vue, ce qui advient une fois que la pensée logico-conceptuelle et causale a échoué⁴. Il est au contraire ce qui, sous certaines conditions, fait advenir ces modalités de la pensée. Le « symbolique » ne relève pas non plus d'une compétence privée engendrée par une capacité cérébrale, couplée à des contraintes environnementales. Il repose intrinsèquement sur une activité sémiotique publique, qui constitue un objet d'intérêt en soi. De façon plus générale, les phénomènes sociaux humains n'émergent pas d'une interaction entre des individus dont les buts et les modes d'action seraient préprogrammés. Ils se constituent à travers des jeux socio-sémiotiques, dans lesquels la part cognitive individuelle se comprend d'abord comme perception sémiotique, attention conjointe, participation à une intersubjectivité comportant un vaste répertoire d'interactions ritualisées.

Une problématique de ce type pose donc le primat du socio-sémiotique, contre toute idée de représentation pré-allouée au niveau individuel, et supposée déterminer la nature des jeux collectifs. Ce qu'il convient alors de chercher, ce sont, d'une part, les formes que prennent publiquement les jeux sémiotiques à travers lesquels se constituent les enjeux principaux, et, d'autre

3. Le problème est bien exposé dans Chase (1999) qui se trouve en particulier contraint d'assigner deux origines successives au langage, une première fois avec une fonction exclusivement référentielle et une seconde avec une fonction « symbolique » de nature fictionnelle.

4. Voir à ce sujet la discussion dans Scubla (2008).

part, au niveau individuel, la nature des dispositions, ou des capacités pratiques, permettant de développer de tels comportements à la fois ritualisés et variables. Ce renversement du rapport entre le cognitif et le sémiotique réoriente l'explication évolutionniste, et la pensée de l'adaptation⁵.

Le caractère d'emblée social de la cognition. Difficile en effet de concevoir un esprit individuel, déterminé hors toute sociogenèse, et néanmoins capable, par le simple effet d'une mise en situation collective, d'engendrer des pratiques dont l'existence même est portée (au niveau des enjeux comme des protocoles suivis) par la dimension symbolique de la vie sociale. Or le symbolique s'élabore au sein de pratiques diversifiées, et on peut douter qu'un esprit individuel dispose, sur la base d'une programmation biologique, de structures universelles (grammaire, ou langage de l'esprit) qu'il suffirait ensuite de « paramétrer » pour embrasser une telle variation, ou hétérogénéité⁶. De proche en proche, ces considérations valent pour toute la cognition humaine : il n'est pas possible de définir un « état zéro » indépendant de la vie sociale, qu'il s'agisse d'états psychologiques (croyances, désirs) ou d'aptitudes pratiques (marcher, nager, danser, ou tout simplement ne rien faire).

La remise en cause du référentialisme. La plupart des travaux évoqués en section 1 considèrent comme prééminente la fonction référentielle du langage : en parlant, nous nous mettons en mesure de nommer, catégoriser, et désigner choses et événements. La structure supposée des référents fournit ainsi l'ossature de la théorie sémantique, et définit la finalité essentielle du développement du langage. En somme, parler ce serait informer, et informer c'est référer à des entités clairement délimitées, en fonction d'abord d'un jeu de catégories universelles. Or, quand bien même l'enjeu premier serait celui d'une classification opératoire des actions et des êtres vitaux pour une société, le tableau dressé à cet endroit par l'anthropologie structurale est loin de satisfaire au présupposé d'un répertoire universel de catégories, ou d'une constitution univoque des entités significatives.

5. Le linguiste et sémioticien Wolfgang Wildgen (2003 : 21) le formule très bien : « Plutôt que d'argumenter en termes de biologie ou d'une autre science naturelle, on peut prendre le point de vue opposé et dire que le médium sémiotique était présent dès l'origine et que toutes les adaptations biologiques ont dépendu de la pertinence qu'elles ont eu par rapport à ce médium sémiotique. Cette approche constitue un point de vue alternatif fondé sur la sémiotique et les autres sciences sociales ; il a l'avantage que la fonction sémiotique n'apparaît pas secondairement au cours de l'évolution humaine ; celle-ci était présente dès l'origine et a fini par gagner en importance et même à devenir dominante au cours de cette évolution ».

6. C'est tout le problème des mentalismes innéistes qui font l'hypothèse de modules préformés : leur stupéfiante capacité d'anticipation suppose le préformatage des phénomènes attestés (dans la diversité interne de chaque occurrence, aussi bien que dans la variation d'une occurrence à l'autre).

Pour ne citer qu'un exemple, Claude Lévi-Strauss (1962) a présenté ce qu'il appelle la *pensée sauvage* comme un système évolutif dans lequel les catégories les plus « naturelles » (des animaux et des plantes) expriment directement le jeu intriqué de dimensions morphologiques, physiologiques, comportementales, rituelles, thérapeutiques, géographiques, météorologiques, astronomiques, mythiques, ou sociales. Loin de refléter des segmentations préexistantes, ces systèmes classifiants, avec leurs terminologies, tracent des homologues entre différents plans de l'expérience, de manière à englober l'ensemble des connaissances et des pratiques, ordinaires comme cérémonielles. Réciproquement, d'ailleurs, les groupes humains (familles, clans, etc.) sont conçus en miroir sur le modèle des espèces naturelles, avec lesquelles ils constituent une « société de la vie »⁷.

Difficile dès lors de s'en tenir à un point de vue (naïvement) naturaliste, qui ferait jouer la culture à la marge, et privilégierait l'application d'universaux cognitifs, modulés par les variations écologiques. Difficile également de s'en remettre à une logique simplement référentielle (dérivant de contraintes évolutives) pour comprendre l'émergence d'une pensée pareillement symbolique, et *a fortiori* du langage.

On pourrait imaginer qu'en remplaçant « référence » par « concept », on puisse faire droit à une pareille complexité sémiotique. Mais il semble que le mode même de développement des sémantismes entre immédiatement en conflit avec la stabilité et l'homogénéité notionnelle ordinairement prêtées au concept. Les enseignements de l'anthropologie et de la linguistique structurales sont ici décisifs. Le destin d'un signe se joue dans des registres aussi bien fictionnels que pratiques, tandis que sa signification se détermine dans une association différentielle à d'autres, et dans la « traduction » vers d'autres ensembles de signes. Ce sont les pratiques sémiotiques qui suscitent et organisent l'expérience : on ne peut donc poser le problème de l'apparition des langues sans poser, en même temps, celui d'une différenciation des plans d'expérience, qui aille de pair avec un développement de leurs homologues et synergies (conditionnant ainsi des normes de perception et d'action).

La critique de l'utilitarisme. On qualifiera ici d'utilitariste toute doctrine (plus ou moins normative) selon laquelle les conduites ont (ou devraient avoir) pour fin de maximiser la recherche d'un bien-être (individuel ou collectif) dont les déterminants sont supposés entièrement

7. Comme l'écrit l'anthropologue Daniel de Coppet au sujet du totémisme : « Il est vain de se demander ce qui est premier du système logique d'une classification ou de son appareillage éthique [...] les classifications et les commandements éthiques forment un seul et même système d'interprétation et d'action » (1968 : 705).

naturalisés, ou ontologiquement bien fondés. Un utilitarisme conséquent se donnera pour tâche d'évaluer l'efficacité des méthodes, et l'adéquation des représentations conduisant au bien-être. Ainsi peut-on écarter celles qui s'avèrent illusoires, et faire la part, dans les interactions, de ce qui relève de la recherche d'une utilité « vraie », ou bien de la satisfaction du préjugé ou de l'imaginaire⁸. Notons en passant qu'il n'y a *a priori* aucun lien mécanique entre bien-être et avantage reproductif, ou entre utilitarisme et néodarwinisme. L'utilitarisme pose à sa manière la question du sens et des subjectivités dans le jeu social, et il le fait en cherchant les voies d'un rabattement sur une certaine norme de rationalité (un calcul des utilités). Par là il peut constituer une conception par défaut du régime intentionnel des agents pour nombre de travaux d'inspiration néodarwinienne, comme ceux de la psychologie évolutionniste. Tout ce qui s'écarte de ce schéma tend ainsi à passer pour archaïsme (survivance fossile d'une ancienne utilité) ou déviance (variation préparant, peut-être, l'advenue de nouvelles utilités).

On défendra ici une conception non utilitariste de l'utilité, à partir des points suivants :

1) Il n'est pas possible de définir ou de quantifier des utilités comme s'il s'agissait de réalités extérieures, en elles-mêmes dotées d'objectivité. Les utilités s'objectivent d'abord dans le cadre de transactions, qui comportent leur propre système d'évaluation. Par principe, elles engagent la dimension symbolique d'une estimation des « valeurs » par traduction, ou prise d'effet, d'un ordre pratique vers un autre. Le troc en est un exemple immédiat. Mais là encore, la médiation sémiotique est essentielle au développement du jeu transactionnel : objets « précieux », jetons, monnaies et systèmes de numérations. Bien loin d'être accessoire, la manipulation réglée du médium sémiotique définit de nouveaux enjeux, et redirige l'attention vers ce qui s'impose alors comme le support générique, plus ou moins exclusif, d'un domaine ouvert de valeurs : valeurs dont la détermination (dans le cas de la monnaie, comme ce l'est aussi pour le langage) ne peut reposer sur des estimations privées, inscrites dans la substance biophysique de la société, indépendamment du jeu social et de ses enjeux singuliers.

8. Une distinction toujours ferme entre deux régimes, « vrai » ou « illusoire », de l'utilité serait ainsi homologue à la distinction entre deux régimes de sens : l'un, pratique/utilitaire, valant comme référence première ; l'autre, mythique, recouvrant de nombreuses pratiques esthétiques ou genres de la parole (narratifs, poétiques, sentencieux, ludiques...), ou encore des rituels, en eux-mêmes « dénués de sens », à moins de dériver du premier régime.

2) L'évaluation des utilités, dans sa systématisme même, engage des dimensions *mythico-rituelles* (Cassirer 1973 [1925]), et repose sur une imbrication du fictionnel et du pratique. On citera ainsi le cas des monnaies primitives, ou « proto-monnaies » (coquillages, haches polies, barres de sel), qui ont cours dans les sociétés dites primitives, et qui servent essentiellement à honorer des obligations (hors du cadre mercantile) : paiements de mariage, tributs, amendes, dédommagements, services particuliers (deuil, vengeance)⁹. Ce lien originaire entre « monnaie » et obligations ou valeurs « sacrées » se retrouve aux commencements historiques de la monnaie frappée, au VI^e siècle en Grèce archaïque (à partir de l'Asie mineure). Ce qui est mis en circulation comme monnaie frappée, tout en servant des intérêts économiques, a aussi une origine rituelle, que l'on peut situer au temple d'Artémis à Éphèse, où se pratiquait une forme de « rachat » (lors d'épidémies, ou pour conjurer un accouchement difficile), comportant d'estimer les biens du demandeur (la monnaie s'assimilant alors à un *œil* procédant à cette estimation [Herrenschmidt 2007 : 232-233]). Au-delà des questions d'origine sacrale, on soulignera, venant toujours en soutien des fonctions financières, la nécessaire ritualisation des transactions, l'attention portée à la qualité du support monétaire (matériaux, emblèmes), l'aura entourant les institutions qui le régulent, le mythe enfin d'une valeur préexistante au signe monétaire, et que manifesteraient, en sens opposés, la dépense comme la thésaurisation.

3) Toute échelle de valeur peut « déborder » de son domaine d'application originel, et réorganiser d'autres activités pratiques à partir des médiations et des normes sémiotiques mises en place. Ainsi encore une fois du cas historique de la monnaie frappée, dont très vite l'usage ne se limite plus au paiement à Artémis : condition pour une réorganisation du champ des activités, qui transforme potentiellement tout bien en marchandise, et engage une évolution des systèmes de numération (Cajori 1928). L'extension et l'intrication croissante des domaines de circulation suscite une montée en généralité de ces jeux d'évaluation, dont le modèle « intellectuel » peut alors se propager sous la forme de catégories abstraites (ainsi que le soutenait Sohn-Rethel, cf. 1978 [1970]).

Il s'agit, au total, d'une conception de l'utilité dans laquelle les déterminants naturels et culturels sont complètement intriqués. Il n'y a pas d'environnement « naturel », mais une écologie d'emblée sociale, où toute

9. Cf. par ex. Testart (2001) ; voir également dans *L'Homme*, 2002, 162, le dossier *Questions de monnaie*. Voir aussi *infra*, section 4.

valeur s'inscrit dans les procès d'évaluation d'une culture, et se trouve donc marquée par les techniques, les institutions et les fictions (communiquant avec le mythique) qui encadrent son cycle de vie. D'un point de vue évolutionniste, le problème se formule comme celui de l'émergence de nouveaux régimes d'(auto-)évaluation définissant leur propre régime d'utilité. D'où la difficulté qu'il y aurait à soutenir un point de vue simplement fonctionnel/adaptatif, reposant sur l'optimisation de valeurs déjà établies. Les activités sémiotico-symboliques ne peuvent être seulement des réponses adaptatives à des problèmes qui leur pré-existeraient. Elles se développent au moins autant en fonction d'un espace problématique propre.

Le modèle d'une économie symbolique

Comment donc rendre compte, dans le cadre d'un scénario évolutionniste, des dimensions non mentalistes, non référentialistes, non utilitaristes, placées au fondement de toute valeur et de tout sens, en tant que phénomènes socio-cognitifs ? Nous avons récusé deux conceptions courantes du langage et des activités symboliques :

- la conception modulariste, où des compétences abstraites (grammaire universelle, par exemple) sont données en deçà ou antérieurement à toute *pratique* symbolique ;
- la conception utilitariste-fonctionnelle, qui reconnaît à sa façon le primat de la pratique, mais instaure un divorce entre les pratiques visant « l'utilité », et les autres ; si bien que les langues sont assignées d'abord à référer à des utilités définissant une couche primordiale du sémantisme.

Pour autant, le fait de récuser la vision utilitariste des utilités ne conduit pas forcément à invoquer, à l'origine des langues et du besoin de parler, une sorte de pulsion expressive ou poétique, dont la narration (au sens de récit, notamment mythique) serait la manifestation principale, si ce n'est unique. Nous souhaitons réaliser une balance plus équilibrée entre pratique et mythique : le souci du pratique ne se séparant justement pas d'une intrication au mythique, la recherche de l'utilité se vivant alors comme accomplissement, observance, innovation ou transgression.

Corrélativement, le symbolique ne se conçoit pas comme un calcul sur des représentations mentales, ni ne renvoie à une référence indépendamment constituée. Le symbolique s'enracine dans des pratiques sémiotiques publiques, qui structurent l'expérience en domaines d'activité, traçant entre eux des connexions ou des homologies, et définissant par là des normes de perception et d'action. Ces pratiques peuvent être constituées autour de ce que Cassirer (1972 [1923]) nomme *formes symboliques*,

désignant par là les grands genres sémiotiques à travers lesquels se forment et se diversifient l'action et l'esprit humains : mythe, langage, art, religion, techniques, science. Une forme symbolique est donc une vaste classe, extrêmement ramifiée, de processus à la fois cognitifs et culturels. L'autonomie relative d'une forme symbolique (au niveau des finalités, des normativités, des principes de production, des sanctions/évaluations...) est bien ce qui donne sens au fait de la distinguer. Mais elle n'implique nullement un cloisonnement, à la manière d'un système modulaire. Chaque forme symbolique est en effet une façon de polariser tout un ensemble d'autres, autour de ses préoccupations singulières.

Notre thèse est alors qu'il est impossible de rendre compte de l'émergence des langues et du langage sans se situer dans une problématique générale des *formes et activités symboliques* et de leur synergie. On conçoit alors la nécessité :

- de rapprocher différentes formes et activités symboliques pour comprendre de quelle façon *coexistent*, s'articulent, interagissent, des *valeurs* et des *acteurs* indexés sur des pratiques hétérogènes ;
- de passer par des *interactions* pour caractériser toute valeur, selon un modèle qui ne suppose pas nécessairement l'individuation préalable des acteurs, ni l'application de schémas utilitaristes, ou trop simplement contractualistes, dans lesquels des objectifs clairement délimités préexisteraient à l'interaction ;
- de reconnaître le rôle des *ritualisations* et des *supports techniques*, qui conditionnent toute interaction possible en redirigeant l'*attention* des acteurs sur des formes socialement validées.

Une notion *pratique* de forme symbolique apparaît ainsi comme la cheville ouvrière de scénarios évolutionnistes bien différents des schémas néodarwiniens. Située au cœur d'un réseau d'activités, qu'elle régule et anticipe, une *forme symbolique* s'incarne dans un ensemble de productions sémiotiques, porteuses de valeurs spécifiques. Dans une perspective modélisatrice, nous proposons d'en étudier, sous le nom d'*économie symbolique*, un modèle extrêmement simplifié, regroupant quelques-unes des caractéristiques tout juste évoquées. On se centre en effet sur le problème de l'émergence d'une forme symbolique *générique*, appelée à jouer le rôle d'un médiateur « universel » au sein de l'activité générale : comme condition nécessaire de participation, de provocation, de mobilisation, de différenciation. L'idée est de situer d'emblée les formes et les activités linguistiques au sein d'activités intrinsèquement symboliques, dont elles ne sont qu'un versant – à vrai dire décisif. Ce cadre original pratique et symbolique, on pourra y penser intuitivement comme à celui d'une

réciprocité, ou tout au moins d'une nécessaire *circulation*¹⁰, plus ou moins directement exigible et modulée par l'existence de dissymétries plus ou moins prononcées (statuts des groupes comme des individus), avec son cortège afférent d'évaluations, d'obligations et de sanctions.

On définit alors une *économie symbolique* comme un « système complexe » dont les agents et les transactions visent à assigner et transmettre des rôles et des valeurs conditionnant des interactions, par l'entremise d'un *médium sémiotique* spécifique se formant de façon concomitante. Un tel modèle a pour vocation de figurer le dégagement progressif d'une forme sémiotique jouant un rôle pivot, en même temps que se différencient des valeurs, des rôles, des espaces, des groupes d'agents. Une approche de type « système complexe » paraît ici appropriée, dans la mesure où les entités significatives *doivent résulter* de dynamiques évolutionnistes dans lesquelles importent en premier lieu les caractéristiques topologiques, dynamiques et statistiques, les propriétés de stabilité et d'instabilité, la multiplicité possible des « états de phase »¹¹.

Pour définir les linéaments d'un cadre générique adéquat, nous nous sommes appuyés sur l'analogie entre monnaie et langage, ou, plus exactement sur l'analogie entre transactions linguistiques et transactions

10. On notera que la notion de « circulation » a connu elle-même un long passé métaphorique, bien avant que d'intervenir dans les débats anthropologiques. Simone Meyssonier fait par exemple remarquer : « Depuis la *Leçon sur la monnaie* publiée en 1588 par le financier florentin Davanzati, la métaphore de la circulation selon laquelle la monnaie irrigue le corps de la nation comme le sang irrigue l'organisme, a été reprise sans discontinuité par tous les économistes jusqu'au milieu du XVIII^e siècle » (1989 : 45).

11. Une série de progrès remarquables enregistrés sur les trois dernières décennies a conduit en effet des physiciens, des mathématiciens, des biologistes, des informaticiens, des modélisateurs en sciences cognitives et sociales, à poser les bases d'un cadre d'objectivation transversal à leurs diverses disciplines, et dans lequel les questions de stabilité et d'instabilité, d'invariant et de variation, de régulation et de viabilité peuvent être repensées, à défaut de pouvoir toujours donner lieu à modélisation effective. On se bornera ici à en énumérer les rubriques suivantes – étant entendu qu'aucun modèle ne peut prétendre à les regrouper toutes : repérages à plusieurs échelles spatiales et temporelles ; importance des caractéristiques topologiques, dynamiques, et statistiques ; déterminations réciproques du local et du global ; multiples dynamiques de formation des unités (fusions et dissociations ; coalitions et compétitions ; recrutement, dérecrutements ; croissances, décroissances ; morts et naissances) ; coexistence à tout moment de différentes « phases » dynamiques ; adaptation et régulation (préservation active du domaine de viabilité interne et externe) ; dérive structurelle par couplage avec un environnement propre (causalités dites « circulaires ») ; historicité et irréversibilité des transformations ; répertoires de comportements centrés sur des dynamiques instables constituant le noyau fonctionnel des systèmes. Avec ces recherches, les questions de formes et d'organisations peuvent se poser désormais sans plus se diviser entre leurs aspects individuels et collectifs, internes et externes, synchroniques et diachroniques. La question cruciale des niveaux d'organisation, de leur intrication et de leur coexistence, commence également à être abordée. Pour une présentation des modèles de systèmes complexes sous forme de réseaux, on pourra consulter Bersini (2005).

monétaires¹². L'intérêt d'un tel rapprochement réside dans la possibilité de capter des homologues révélatrices de capacités sémiotiques à la fois très génériques, et suffisamment caractéristiques de ce que nous souhaitons mettre en avant. Dans les deux cas, en effet, il y a articulation de capacités cognitives individuelles avec des dynamiques d'interaction fortement codifiées, appuyées à des supports sémiotiques socialement constitués. L'estimation des valeurs se produit à la faveur des transactions. Ritualisations et codifications sont aussi patentes dans les deux cas, aux plans matériel comme formel, et viennent motiver les analogies discutées à la section suivante.

L'analogie de la monnaie et du langage

Partons de l'intuition commune qu'il s'agit là de deux cas majeurs de la transaction symbolique *en général* : la monnaie parce qu'elle matérialise des modalités de la valeur dont le terrain d'application est toujours susceptible d'être remis en question ; le langage, parce qu'à travers la diversité des langues, il signifie lui aussi la recherche d'un « équivalent général », donnant accès à tout autre signe ou objet d'intérêt, et que, sans lui, on imagine mal que puisse s'élaborer aucune valeur, quelle que soit la sphère de pratiques concernée. L'institution des monnaies, et leur éventuelle convertibilité, réalisent comme une transposition, ou une traduction, d'un domaine de transactions à d'autres. La valeur, « qui s'incarne » dans le médium sémiotique voué à cet usage, devient transcategorielle, et se reporte dans une série ouverte d'occurrences. Dans ce cas, comme dans celui du langage et des langues, l'apparition d'un *équivalent général* (à vocation universelle), consiste donc en l'élaboration de valeurs « abstraites » et « fictives », directement saisies dans la circulation d'un médium sensible qui s'organise de façon concomitante. Le parallèle est d'autant plus intéressant que l'on s'affranchit, côté monnaie, de théories de la valeur qui voudraient la rapporter à un référentiel préexistant dont elle serait la manifestation, et côté langage, des théories conceptualistes ou référentialistes, qui entendent fonder les significations sur des ontologies ou des typologies préalables ou « extérieures »¹³.

12. Les analogies entre monnaie et langage sont récurrentes depuis Aristote. Elles portent soit sur l'authenticité du signe, soit sur son échangeabilité, un signe, monétaire ou linguistique, étant susceptible d'être cédé ou bien contre un autre signe du même type, ou bien contre un « objet ». On trouve une généralisation de ce type d'analogie à une pluralité de dispositifs sémiotiques dans les ouvrages de Jean-Joseph Goux (cf. par exemple Goux 1973).

13. Comme le remarque très justement Stéphane Breton dans son introduction au dossier *Questions de monnaie* (*L'Homme* 2002 : 17) : « De même qu'il est absurde de dire que l'on a inventé le langage pour pouvoir communiquer, il n'y a aucun sens à prétendre que l'on a eu l'idée de la monnaie pour pouvoir échanger plus facilement des biens ».

Il est possible, en effet, de donner une substance nouvelle à l'analogie de la monnaie et du langage, à partir de deux sources principales : d'une part, dans le cas des sociétés modernes, en se référant aux conceptions d'économistes comme Michel Aglietta et André Orléan ; d'autre part, dans celui des sociétés dites archaïques (non monétarisées au sens moderne du terme), en revenant aux travaux des anthropologues sur les proto- ou quasi-monnaies.

De façon générale, et à titre de première entrée sur la question, Michel Aglietta et André Orléan soulignent la nature mimétique et autoréférentielle de la *richesse* placée au fondement des monnaies dans les économies marchandes : « Parce que la richesse est ce que les autres considèrent comme étant la richesse, il ne s'agit pas de trouver une chose particulière, répondant à des propriétés naturelles, mais d'imiter les autres de façon à découvrir vers quoi s'oriente le consensus collectif. La vérité de la richesse comme de la monnaie est de nature intersubjective, c'est ce qu'exprime avec force et pleinement l'imitation » (Aglietta & Orléan 2002 : 77). Les auteurs proposent en effet un modèle d'émergence de la monnaie où des phénomènes de « concurrence mimétique » jouent un rôle déterminant : « La monnaie ne procède ni du contrat ni de l'État, mais de la polarisation mimétique spontanée des individus marchands en quête de protection [car ils ne connaissent pas leur désir, et sont incapables d'exhiber, de façon purement individuelle, un ordre de préférence stable] ». Il n'y a donc ni vérité des prix ni référence ultime, même inconscientes ou masquées. La question de la monnaie ne s'adosse plus à une théorie préalable de la valeur. Ce sont, à l'inverse, les valeurs qui émergent à la faveur d'un processus de recherche de la forme la plus sûre de la richesse, qui n'a finalement pas d'autre fondement que le désir, collectivement poursuivi, d'anticiper sur la recherche des autres. La question de la richesse devient alors indissociable de celle de la confiance de tous dans le résultat convergent de cette recherche ininterrompue, que la monnaie localement dominante exprime un temps, par son évidence acquise.

Ces premières conceptions représentent un renversement radical par rapport aux présupposés utilitaristes placés au fondement des théories économiques dites walrassiennes. La monnaie n'est ici, ni un bien pourvu d'une utilité, ni un simple moyen d'affichage pour des valeurs indépendamment estimées. Mais c'est aussi la perspective individualiste qui se trouve par là entamée. Aucun individu, ni aucun bien, ne détermine en effet à lui seul le sens de la monnaie, qui doit être recherché dans le comportement de tous les acteurs – y compris les institutions. En réalité – et c'est là un second aspect de la pensée des auteurs –, la monnaie

présente une dimension irréductiblement *holiste*, elle est une « expression de la totalité sociale » (Orléan 2002 : 30), et comme le disait Georg Simmel, une créance que les individus tirent sur la société tout entière. En somme, elle relève d'un lien social plus fondamental que le marché, qu'elle rend possible, plutôt qu'elle n'en provient (Breton 2002). Une tension apparaît, au cœur du modèle de la monnaie, entre une première dimension de mimesis dérégulée, et une seconde, que les auteurs identifient comme une Dette primordiale, ou « dette de vie », qui attacherait les acteurs à la totalité organisée de la société, et viendrait raccorder l'univers économique du crédit, du contrat et de la confiance, à celui de la « violence » et de la « souveraineté » symbolisée par la monnaie.

En valorisant ainsi la dimension de la dette, du paiement, plus généralement de l'obligation (par exemple de la solidarité entre générations), jusqu'au cœur de l'univers capitaliste marchand, ce modèle rejoint la problématique anthropologique des proto-monnaies, dans leur lien aux obligations et valeurs sacrées, ou rituelles, qui ont cours dans les sociétés archaïques hors du cadre de l'échange marchand (sans pour autant en être totalement déconnectées). On se situe alors dans une « économie de personnes », non d'abord de biens, où la cession des dites proto-monnaies vaut non seulement comme paiement libératoire ou compensation, mais aussi comme don, transmission, reconnaissance de telle ou telle prestation symbolique, que ce soit entre groupes ou entre individus¹⁴.

On pourra trouver que le rapprochement entre ces deux univers – proto-monnaies et monnaies modernes – devrait passer par une prise en compte des modalités historiques de leurs transformations. On pourra penser aussi qu'une approche comparatiste plus attentive à la diversité des phénomènes monétaires et de leurs supports viendrait relativiser tout modèle générique transversal, qui voudrait faire abstraction du temps de l'histoire. Il nous semble cependant – et c'est le sens de notre démarche – que la recherche de modèles génériques (non causalement déterminants) remplit une fonction épistémologique et heuristique irremplaçable, et constitue une phase importante de la réflexion théorique (ne serait-ce que pour suggérer certaines des directions le long desquelles pourra se décliner une variation ; et aussi peut-être à titre de matrice constamment active au cœur des évolutions observées). Et c'est dans cet esprit que nous souhaitons procéder ici, s'agissant des *économies symboliques* et de la phylogenèse du langage.

14. Pour une discussion critique de cette mise en continuité entre monnaies modernes et monnaies archaïques, cf. Aglietta & Orléan (1998) et *L'Homme* (2002).

À titre de premier exercice, et en nous limitant délibérément aux fonctions classiquement reconnues aux monnaies, on proposera donc le tableau suivant, qui illustre, d'une façon plus fouillée que dans les quelques analogies courantes, l'intérêt d'un rapprochement entre monnaie et langage :

	MONNAIE	LANGAGE
ÉVALUATION	<ul style="list-style-type: none"> – Anticipations des offres & demandes sur un marché, et chez les particuliers – Fixation provisoire de prix (estimation différentielle des biens) – Le moyen d'évaluation (monnaie) se voit lui-même réévalué 	<ul style="list-style-type: none"> – Anticipations sur l'usage et sur les points de vue particuliers – Fixation contextuelle de valeurs différentielles (via prédication) – Le moyen d'évaluation (langage) se voit lui-même réévalué
PAIEMENT	<ul style="list-style-type: none"> – Supports de valeur décontextualisés & recontextualisables – Diversité et concurrence des monnaies selon types de transaction – Statuts : ex. créancier / débiteur – Obligations : contrat, dettes – Structure des transactions 	<ul style="list-style-type: none"> – Supports de valeur décontextualisés & recontextualisables – Diversité et concurrence des vocables selon spécificité et types de discours – Statuts des allocutaires – Obligations : contrat énonciatif ou de genre – Rôles actanciels
CIRCULATION	<ul style="list-style-type: none"> – Conversion des biens en marchandises à travers l'équivalent monétaire – Diversification et diffusion des supports de transaction (monnaie, lettre de change, chèque...) – Perception des flux (monnaie, marchandise) par les agents 	<ul style="list-style-type: none"> – Partage et structuration de l'expérience en "objets", "actions", "qualités"... à travers dénomination, prédication – Diversification de l'usage (polysémie) et développement du vocabulaire – Perception des flux thématiques et des genres de la parole par les locuteurs
RÉSERVE, CONFIANCE, NORMATIVITÉ	<ul style="list-style-type: none"> – Thésaurisation – Instances autorisées (États, banques) : garanties et norme – Standardisation des signes 	<ul style="list-style-type: none"> – Vocabulaire, idiomatismes, proverbes / sentences comme <i>trésor</i> – Paroles éminentes, instances autorisées – Formes canoniques (expression / contenu, destinataire)

Il en ressort que la monnaie (= le noyau fonctionnel des transactions pivotant autour de la monnaie) présuppose, engage, déploie de façon analogique, certaines structures génériques caractéristiques des langues et de l'activité de langage. Mais pour que l'analogie présente quelque intérêt, il convient de l'appuyer :

- à la *structure des transactions*, dans un contexte où coexistent *plusieurs* monnaies en compétition, de validité variable ;
- à la codification des rôles et des dispositifs actanciels ;
- au cas exemplaire d'économies premières où des proto-monnaies servent surtout à s'acquitter d'obligations ou à emblématiser des transactions ;
- aux théories de l'émergence mimétique et concurrentielle des monnaies ;
- au rôle joué par des tiers absents ou « fictifs » (prescripteurs, institutions, figures sacrées).

Il faut donc jeter un regard plus large, au niveau de « scénarios », et non de « scènes » closes sur elles-mêmes, pour comprendre comment des interactions, même simplement dyadiques (*i. e.* entre deux agents A et B) participent d'un système institué de transactions qui ne peuvent rester aveugles les unes aux autres. Autrement dit, il n'y a de valeur pour A et B que reconnue par des tiers autorisés, enviés, redoutés, ou dont on recherche simplement l'approbation. On retrouve l'idée fondamentale d'une constitution « mimétique » et « destinée/adressée » de ce qu'il ne faut plus alors nommer besoin, mais désir¹⁵.

Anticipations et systèmes multi-agents. Il existe des modèles simples d'émergence de « monnaies » à partir de systèmes de troc, qui mettent en œuvre, dans le cadre purement économique d'un échange de « biens », le principe d'une anticipation, par chacun, des valeurs recherchées par les autres (Donangelo *et al.* 2000 ; Donangelo & Sneppen 2000). Chaque agent s'efforce d'acquérir des biens dont il n'a pas nécessairement besoin, mais dont il escompte que les autres les lui demanderont (pour les mêmes raisons). À la faveur de ce processus, certains biens acquièrent le statut d'un équivalent (passablement) général, reconnu par une majorité relative d'agents. Ils jouent alors le rôle de « monnaies » de paiement ou de réserve.

Ces modèles présentent un certain intérêt dans notre perspective. Toutefois, ils partent d'un ensemble pré-donné de biens (ou de signes, comme on voudra). Ils supposent les agents déjà individués, et n'en introduisent pas de nouveaux (collectifs et/ou fictifs), comme il le faudrait pour constituer une économie symbolique, dans laquelle les conduites dépendent d'un minimum de caractérisation sémiotique, et « d'institutions » (appartenance de groupe, rôles, enjeux).

15. Sur les processus mimétiques dans les réseaux sociaux, on pourra se reporter notamment au travail d'épistémologie et de modélisation de David Chavalarias (2004).

En élargissant la perspective à des scénarios plus complets, on facilite le rapprochement souhaité entre langage et monnaie, dans la mesure où la différence de structure entre les signes considérés se voit relativisée. Le signe linguistique est complexe, au sens où il fait l'objet, à chaque prise de parole, d'une élaboration structurale, notamment morphosyntaxique (*e. g.* règles d'accord, structures de constituants). Il n'en va pas de même pour les monnaies, qui ne connaissent que la convertibilité (par ex. d'une monnaie à l'autre), le fractionnement ou l'addition, mais pas d'élaboration structurale, encore moins de vraie composition (potentiellement innovante) des *tokens* à chaque emploi. Mais en imaginant des transactions elles-mêmes complexes, combinant plusieurs apports sémiotiques, on pourrait retrouver, dans le cadre d'une économie symbolique, l'analogie de phénomènes morphologiques ou compositionnels. Si par exemple une combinaison de plusieurs types de signes « pseudo-monétaires », d'usages plus ou moins génériques, devenait nécessaire à toute transaction (telle que chasse, sacrifice, répartition, alliance), on pourrait y voir l'analogie d'un différentiel entre unités linguistiques, certaines plus lexicales, d'autres plus grammaticales (classifieurs ou marqueurs de genres ; marqueurs de cas).

En somme, l'analogie de la monnaie et du langage, si elle constitue un bon point de départ, doit être refondue pour précipiter des effets intéressants. De façon générale, il convient de s'écarter d'une vision trop simplement « échangiste » des transactions. Il est rare en effet – bien que possible – que l'on échange des mots comme des biens ou des coups. Et si, en parlant, on donne bien quelque chose, on n'en garde pas moins l'usage de ce qu'on a cédé (on ne cède pas un mot comme on cède un bien). L'idée est donc plutôt celle de protagonistes mis en position d'avoir à « répondre », non par cession d'un bien, mais par exposition à des signes (étymologiquement des *symbola*, dont on acceptera qu'il faut bien en un certain sens les détenir pour pouvoir les exhiber). *Exposition* signifie en ce cas provocation à participer à une action, dont la structure est par là même anticipée.

Les structures génériques de l'action : ritualisation et narration

Selon une conception que l'on pourrait qualifier de socio-cognitive, un seul et même jeu de catégories permettrait de caractériser les structures génériques de l'action, depuis le plan des pratiques concrètement attestées jusqu'à celui de la langue et du discours. Une même « praxéologie » engloberait tous les niveaux de l'activité, mettant ainsi le langage au service de finalités cognitives ou sociales « extérieurement » définies. En somme, le

langage serait le reflet, non des choses, mais des gestes, des actions, et des intérêts caractéristiques de la vie sociale. Les normes encadrant l'expression linguistique de l'action et de l'espace se trouveraient fondées dans des structures praxéologiques effectives, et fortement récurrentes. Le sémantisme de certains marqueurs spatiaux en serait un exemple, et renverrait à la prévalence de certains repères géographiques, ou bien de certains gestes et ustensiles dans la culture concernée¹⁶.

En apparence culturaliste (jusqu'à se montrer sensible aux dimensions idéologiques ou mythiques des pratiques alléguées), cette thèse n'en présente pas moins deux défauts majeurs. Elle fera facilement l'impasse sur la circularité herméneutique, qui reconduit originairement toute action à une mise en configuration linguistique. Elle occulte d'autre part ce que le langage comporte de sédimentation historique, et de dépendance vis-à-vis des genres de discours (qui ne sont pas tous assignés à la restitution de catégories et enjeux pratiques ayant cours dans le monde actuel).

Néanmoins, nous nous accordons pleinement au principe d'une perception sémiotique, dont certains principes génériques vaudraient pour les divers registres de l'action (sans nécessairement déboucher sur des structurations isomorphes à tous les niveaux de constitution). La généricité linguistique se constitue alors à partir de figures récurrentes, *schèmes* ou *motifs*, de facture analogue à celle des niveaux plus directement sensibles et pratiques. De ce fait, ce qu'on appelle « abstraction » tient d'abord à une capacité de stylisation et de ritualisation, affectant tous les niveaux de perception de l'action¹⁷.

Dans la perspective modélisatrice d'une économie symbolique, il serait alors loisible d'étudier les modalités de différenciation d'une forme sémiotique médiatrice pour des activités symboliques, les structures actantielles résultant de ritualisations opérant à divers niveaux. On évite ainsi l'identification pure et simple des structures linguistiques avec des structures socio-cognitives de l'action, sans pour autant devoir justifier la singularité des formes linguistiques en invoquant quelque dispositif syntaxique contingent, par lui-même générateur des structures en cause.

16. Voir par exemple Sinha & Jensen de Lopez (2001).

17. Une capacité qui par ailleurs rend possible diverses formes de reprise : réplication, instanciation de types, mais aussi transposition « libre », sans identification arrêtée (sur le mode d'un *motif* pictural ou musical). De telles dispositions expressives, qui admettent des variations indéfinies tout en restant étroitement dépendantes des médiations sémiotiques instituées, se conçoivent mieux dans le cadre d'une conception *gestaltiste* et *microgénétique* de l'expérience, qui soit sensible, dès ses phases les plus précoces, à des déterminations culturelles plus ou moins stabilisées ; et qui vaille tout autant dans le registre sensible que dans les autres registres du sens (cf. Rosenthal & Visetti 2003 ; Rosenthal 2004). Au niveau d'une théorie linguistique, on partira du principe que le sens est *perçu* avant que de pouvoir être (éventuellement) logiquement et conceptuellement organisé : la *perception du sens* se laissant alors décrire comme déploiement et stabilisation de *formes sémantiques*, dans un *champ* où coexistent plusieurs phases ou régimes de sens (cf. Cadiot & Visetti 2001).

Comme il a été dit en introduction, l'hypothèse privilégiée ici est celle d'un lien natif entre les performances sémiotico-linguistiques et le développement de comportements ritualisés, dont elles sont des médiations pratiques essentielles, en même temps qu'elles en constituent et signifient les enjeux centraux. Ces enjeux, comme il a été amplement argumenté, enchevêtrent de façon originaire le pratique et le mythique. En s'organisant autour de leur satisfaction, les structures fondamentales de la vie sociale se trouvent donc étroitement dépendre des techniques sémiotiques permettant de configurer ces enjeux et ces actions : leur développement conjoint menant alors vers ce que nous appelons à présent *récit*, ou *narration*.

Si l'on entend alors retracer (dans la perspective de modélisation qui est la nôtre) l'émergence de jeux sémiotiques accompagnant la quête de valeurs pratico-mythiques, la référence aux travaux issus de la folkloristique semble s'imposer. Une de leurs préoccupations majeures, en effet, a été de dégager des typologies de récits fondées sur la récurrence de rôles et de fonctions narratives élémentaires, perceptibles à travers l'infinie variété des mises en scène. L'analyse des contes russes par Propp (1965 [1928]) en est le parangon. Sa *Morphologie du conte* reconstruit ainsi chaque intrigue (convenablement schématisée) à partir de 7 rôles et 31 fonctions (ou types d'action élémentaire). Le tableau suivant en regroupe les principales :

AGRESSEUR	DONATEUR	AUXILIAIRE	PRINCESSE	MANDATEUR	HÉROS	FAUX HÉROS
Méfait / Combat et autres formes de lutte contre le héros / Poursuite	Transmission de l'objet magique / Mise à la disposition de l'objet au héros	Déplacement du héros dans l'espace / Réparation du méfait ou du manque / Secours pendant la poursuite / Accomplissement de tâches difficiles / Transfiguration du héros	Demande d'accomplir des tâches difficiles / Imposition d'une marque / Découverte du faux héros / Reconnaissance du héros véritable / Puniton du second agresseur / Mariage	Envoi du héros	Départ en vue de la quête / Réaction aux exigences du donateur / Mariage	Départ en vue de la quête / Réaction aux exigences du donateur / Prétentions mensongères

D'après Vladimir Propp (1965 [1928] : 96-97).

On voit ici que chaque rôle regroupe un ensemble de fonctions, qui constituent sa sphère d'action. Propp estimait que tout conte pouvait se ramener à une séquence de fonctions, prélevées dans une liste ordonnée de façon constante. Notre propos n'est pas de statuer sur la validité de ce modèle, mais d'y retrouver une inspiration, à l'instar de la narratologie structuraliste du siècle passé, mais sans pour autant retomber dans son formalisme. Ce que nous cherchons en effet, ce sont les voies d'une transposition dans un cadre émergentiste qui valorise les enjeux pratiques, et la question de la ritualisation des conduites, en synergie avec la formation d'un médium et de jeux sémiotiques.

Le dégagement de structures génériques, au niveau des scénarios, devient alors le principal enjeu, en corrélation avec l'apparition d'unités et de constructions types au plan sémiotico-linguistique. Ce double questionnement – genericité des structures narratives et des structures linguistiques – est précisément celui que l'on retrouve, en sémiotique, dans l'œuvre de A. J. Greimas (1966, 1970, 1983) et de l'École de Paris.

Pour ce qui est de la structure des récits, plusieurs modèles, d'esprit universalisant, ont été proposés. On a pu ainsi présenter tout récit comme un enchaînement situé entre l'ouverture d'un « manque » et la recherche de sa « liquidation », à travers une série d'épreuves (*qualifiante, principale, glorifiante*). Un autre schéma extrêmement générique a aussi été avancé, autour de trois grandes phases : manipulation, action (divisée en acquisition de compétence, suivie de performance) et sanction. Le rôle des modalités en tant que principes de mobilisation des acteurs (pouvoir, devoir, savoir, vouloir) a été fortement souligné. François Rastier (1989) esquisse également une typologie de fonctions narratives, qui s'inscrit plus facilement dans une sociologie dégagée du merveilleux, et se tient dans une meilleure continuité avec d'éventuels fondements éthologiques (notamment en raison de l'usage d'une polarité *irénique vs. polémique*). Elle se résume dans le tableau suivant (auquel il convient d'ajouter la fonction de *déplacement*) :

SYNTAGMES IRÉNIQUES	FONCTIONS IRÉNIQUES	FONCTIONS POLÉMIQUES	SYNTAGMES POLÉMIQUES
contrat	proposition acceptation	défi contre-défi	affrontement
échange	transmission 1 transmission 2	attaque contre-attaque	lutte
conséquence	rétribution	sanction	conséquence

D'après Rastier (1989 : 74).

Quant aux rôles proppiens, ils prennent dans ces nouveaux contextes la forme d'*actants narratifs* abstraits, dont le répertoire tend à se calquer sur celui des *actants linguistiques* du niveau de la phrase, tels qu'avancés à la même époque par certains linguistes (Tesnière, puis Fillmore et les linguistiques cognitives). Par une sorte d'invariance d'échelle, le répertoire des actants abstraits au niveau narratif global se projette sur la structure de base des prédications, dont les actants (linguistiques) s'organisent autour d'un noyau (verbal). Réalisant ainsi ce que l'on peut nommer la fonction narrative du langage, la structure sémantique de la phrase s'apparente à celle d'un « petit drame » (Tesnière 1959 : 102). Lexique et discours « habillent » alors cette « grammaire » linguistico-narrative, en spécifiant les actants en *acteurs* dotés de consistance figurative : ainsi l'*Agent* (actant narratif abstrait) pourra-t-il être, dans tel récit, *chasseur*, dans tel autre *pêcheur*, tout en réalisant, dans l'un et l'autre, les mêmes fonctions narratives (convenablement abstraites).

Ce schéma de base peut être ensuite élaboré pour mieux rendre compte de l'organisation interne des récits, et retenir quelque chose de la singularité des protagonistes. Ainsi les positions actantielles peuvent-elles être relatives à des segments narratifs, et non représenter des attributions définitives : tel chasseur, *Agent* dans une première phase, deviendra proie ou victime dans une seconde, c'est-à-dire *Patient* à ce même niveau du modèle. Le concept par trop synthétique d'actant se voit alors redistribué : d'une part, en celui d'*agoniste*, porteur d'une méta-identité singulière, caractéristique d'une famille de récits (*e. g.* définissant des figures mythiques génériques de Chasseur ou de Pêcheur) ; d'autre part, en celui de *rôle*, définissant les rapports entretenus par lesdits agonistes dans un segment du récit. Mieux sensible à la variété des formes narratives, une telle complexification remet nécessairement en cause la fonction de simple « habillage » conférée au discours – c'est-à-dire à la forme même de l'expression – par les premiers modèles narratologiques. On s'accorde ainsi, dans une meilleure mesure, à une conception de l'activité de langage où ritualité et idiomaticité valent comme des dimensions essentielles des identités et des parcours narratifs.

On conçoit bien, dans ces conditions, qu'il soit difficile de se prononcer sur la portée des différentes listes d'« actants » ou de « rôles », qui ont pu être proposées. Leurs intitulés facilement évocateurs – agent, contre-agent, objet, patient, instrument, destinataire, source, cause, motivation, résultat, but – tendent à masquer la difficulté de leur assigner un contenu notionnel bien déterminé, ou encore, de les déterminer par « genres et différences » : raisons pour lesquelles certains linguistes ont

tenté de les fractionner pour les reconstituer comme des paquets de traits (Anderson), tandis que d'autres proposaient de les assimiler à des positions discrétisées sur un continuum dynamiquement organisé (Thom, Petitot). Quoi qu'il en soit des systèmes actantiels retenus, il reste intéressant de les repérer à partir de dimensions telles que : intentionnalité *vs.* non-intentionnalité, transformation *vs.* transmission, phase initiale de l'action *vs.* phase finale, coopération *vs.* antagonisme, acte à caractère sémiotique (expressif, avec destinataire) *vs.* non sémiotique. Dans un modèle d'*économie symbolique*, rôles et transactions pourraient ainsi se représenter comme des zones découpées dans de tels espaces multidimensionnels.

Faisant appel à cette batterie conceptuelle, on se trouve en mesure de répondre à trois grandes caractéristiques de l'action, dès lors qu'elle est prise dans un procès de sémiotisation. Premièrement, l'intelligence de l'action (ou de l'interlocution) ne réside pas seulement dans la scène regroupant les protagonistes immédiats et leur objet (ou thème) commun, mais aussi dans leur relation à des destinateurs ou des destinataires, éventuellement distants, plus généralement à des Tiers régulant les transactions¹⁸. Deuxièmement, la perspective ouverte est celle d'une sémiotisation sans limite de l'expérience, qui va bien au-delà des seules situations comportant de s'adresser à un destinataire : tout sujet, dès lors qu'il se mobilise, anticipe, acquiert des compétences, ajuste sa performance, revendique ses accomplissements, est *ipso facto* sujet de la *sémiosis* englobante. Troisièmement, un cadre se trouve avancé, où peut se reconnaître le rôle fondamental des ritualisations : cela depuis la simple régularité/cyclicité des actions (*habitus*, routines, dispositions, modes de participation), jusqu'à une ritualité plus ostensible et protocolaire, qui soit signe d'institution.

Réciproquement, tout procès de sémiotisation pourra être abordé comme un *cours d'action*, rassemblant plusieurs protagonistes (éventuellement « fictifs »), captés par un certain « jeu » ou « genre » sémiotique. Pour en comprendre l'émergence dans le cadre d'un modèle évolutionniste, on pourra convenir de partir d'un état relativement simple de la *sémiosis*, dans lequel toute expression soit d'emblée performative, c'est-à-dire ne se distingue pas d'un passage à l'acte qu'elle contresigne et provoque concrètement. Le modèle devrait ensuite figurer le passage vers des formes plus élaborées de transactions, articulant les « contrats » pratico-symboliques aux divers « genres » ou « jeux » sémiotiques qui se différencient progressivement : la performativité de l'expression procédant alors de la convention et de l'institution.

18. Sur ce point, on pourra se reporter à l'ouvrage de Mark R. Anspach, *À charge de revanche. Figures élémentaires de la réciprocité* (2003).

On se rattache ainsi – même si c’est de loin – à une problématique du *sens commun*, et plus généralement des *communautés de sens*, qui soit fondée sur un art et des formes de l’ajustement et de l’interpellation, comme le sont justement les genres ordinaires de la parole : salutations, excuses, remontrances, plaintes, prières, propositions, compliments, formules sentencieuses. Toute la difficulté étant de comprendre la diffusion et la transformation des normes expressives à partir de principes de *reprise*, dépassant les conceptions répliquatives (d’une occurrence à l’autre), ou applicatives (d’un type à une occurrence).

Nous terminons cette section par deux remarques.

Travaux de Hocart sur le rite. Les structures génériques de l’action répondent donc à la double nécessité de pouvoir être narrées, et de s’appuyer à des formes ritualisées, qui en fournissent des emblèmes ou des modèles (plus ou moins stylisés), ou en marquent des moments-clés. La théorie du rite de l’anthropologue Arthur M. Hocart (2005 [1954]) représente une version radicale de ce type de thèse, en cela qu’elle pense trouver dans l’histoire des rites ou rituels la source des innovations, techniques, symboliques ou institutionnelles. Le rite, pour Hocart, est action, et non pure spéculation, ou seulement manipulation émotionnelle. Il ne se borne pas à enregistrer des ressemblances ou des influences, mais les produit effectivement, et le fait dans dans une intention pratique, en usant du pouvoir reconnu à certaines choses (actes ou paroles) sur certaines autres. Le rite a bien sûr une fonction performative, et règle notamment l’accès aux divers statuts (par exemple le mariage, qui est autre chose que la simple validation d’une union sexuelle). Il est aussi pour Hocart un terrain essentiel d’expérimentation, porteur de nouveaux enjeux. Loin de répondre d’abord à des préoccupations utilitaires (au sens moderne), l’agriculture ou la métallurgie auraient une origine rituelle. La division du travail, au-delà d’une simple répartition des tâches (comme par exemple selon le sexe), s’enracinerait elle aussi dans une phase préalable de différenciation des fonctions rituelles et cérémonielles. Nous retrouvons là encore notre critique de la conception utilitariste des utilités, et de leur rôle adaptatif (cf. section 2, ci-dessus).

À l’instar des travaux en folkloristique évoqués plus haut, Hocart a cherché à dresser une typologie de rituels fondamentaux, qu’il estime universellement attestés et appelle *sacrements*. Il en propose une liste d’environ une trentaine, chacun étant susceptible de se retrouver (par diffusion), sous des noms et des guises diverses, dans de nombreuses cultures :

Théorie (mort en vue d'une renaissance)	Exhortation
Propriété (groupe titulaire du rituel)	Ascension d'un mont, intronisation
Personnage [ou objet] principal	Parole (hymnes, prières)
Exclusion	Donation du nom
Réclusion	Combat (lutte, jeu)
Abstinence (jeûne, chasteté)	Épouse (référence sexuelle)
Ordalie	Compagnons
Offrande initiale (solide, liquide)	Bain et festin
Prise de robe (vêtement, peintures corporelles)	Manifestation de joie (danse, chant)
Ceinture	Procession
Baptême	Nouveau palais
Onction	Nouveau bateau
Fumigation (encensement)	Nouvelle nourriture (plantation)
Communion (solide, liquide)	Durée
Investiture (sceptre, couronne, arc)	Rang

D'après A. M. Hocart (2005 [1954] : 91-92).

Formes symboliques et spatialité. À ces conceptions de l'action, prise entre ritualisation et narration, devraient répondre des développements minimaux sur la sémiotisation de l'espace, dans ses régimes multiples de qualification, pratiques comme mythiques, territoriaux comme linguistiques (notamment grammaticalisés). Étant donné les limites du présent exercice, nous renvoyons à Cassirer (1972 [1923 et 1924]), Lévi-Strauss (1958), Rastier (2001), Scubla (2001), Zilberberg (2001).

Les formes symboliques comme pratiques sociales

Le rappel de ces éléments de narratologie ne signifie pas, d'un point de vue évolutionniste, que l'apparition de techniques narratives réponde en premier lieu à un besoin irréprensible de raconter des histoires fabuleuses. On y voit d'abord les formes émergentes d'un drame social consistant à élargir, socialiser et réguler toutes les interactions en permettant d'y « lire » des récits en acte, des accomplissements et des observances.

Dans la détermination des normes – notamment narratives – de la vie sociale, les principes d'adaptation (ou d'optimisation) restent, comme on l'a souligné, d'un apport limité. Par là, on ne veut pas seulement dire que l'invention ou l'apparition de nouvelles formes se font souvent de façon contingente, mais surtout que l'espace de problèmes ou d'enjeux qu'elles ouvrent d'emblée est sans commune mesure avec celui qu'elles sont censées faire progresser. Si par exemple les langues modernes se sont développées à partir de quelque « proto-langage », faut-il croire que ce soit pour améliorer la communication d'un proto-savoir déjà établi ? N'est-ce pas plutôt pour répondre au développement concomitant de nouveaux besoins et de nouvelles pratiques ?

Le point de vue que nous soutenons ici est que le langage a évolué main dans la main avec le mythe et le rite. Son stimulant essentiel a donc été une différenciation sociale (acteurs comme activités) qui ne se comprend que rapportée à la fois aux niveaux pratique et mythique, sans solution de continuité. Le « symbolique », qui est un autre nom de cette symbiose, n'est donc pas une fonction mentale, qui serait advenue de façon dérivée ou secondaire, pour pallier les insuffisances de la pensée logique ou causale, mais le principe organisateur de dynamiques socio-sémiotiques et cognitives, que l'on devrait plutôt qualifier d'autocatalytiques. Ainsi seulement peut-on comprendre l'émergence, non seulement de nouveaux systèmes de catégorisation, mais aussi de nouveaux systèmes d'« adressage » ou de « destination », susceptibles de mobiliser des acteurs et de modeler les dynamiques sociales.

Le cadre déployé par Cassirer dans sa philosophie des formes symboliques joue dans cette approche un rôle essentiel, qu'indique déjà le choix du terme *économie symbolique*. Il importe toutefois de l'actualiser et de le compléter. La place des dynamiques sociales effectives (institutions, techniques, pragmatique des interactions) doit être précisée. Et si la pensée cassirerienne est bien profondément génétique, sa reprise dans un cadre scientifique contemporain, de type dynamiciste et constructiviste, constitue un objectif de recherche bien actuel.

Quelles que soient les adaptations que réclamerait le concept de forme symbolique pour se prêter à ces objectifs (et notamment pour valoriser ses dimensions pragmatiques), on retiendra les traits essentiels suivants¹⁹.

Intrication voire indistinction des dimensions fictionnelles et pratiques. Il n'est pas possible d'assigner une séparation, au sein des formes et activités symboliques, entre ce qui relève de l'efficacité pratique et ce qui relève de la valeur, conçue comme fiction opérante. Citons à titre d'exemple : le fondement rituel de l'agriculture (Hocart 2005 [1954] ; Cauvin 1997), de la métallurgie ou de certains systèmes monétaires ; l'usage quasi universel de la chaussure, à la suite de la prescription rituelle qui réservait le port de semelles aux rois, dans l'esprit de les isoler de la terre (Hocart 2005 [1954]) ; la perpétuelle refondation mythique du langage, thème qui a trouvé chez Cassirer un de ses développements majeurs²⁰.

19. Pour plus de détails, nous renvoyons à Lassègue (2007) sur lequel s'appuient les paragraphes suivants.

20. Avant même de voir le mythe comme une macrostructure narrative, ou d'en faire une matrice de couplage entre différents « codes » culturels, Cassirer y voit d'abord un principe fondateur, intervenant toujours de l'intérieur dans la composition même des langues, tout en en étant un produit. En même temps, Cassirer tend à considérer le mythique comme une couche rémanente de l'esprit humain appelée à être recouverte par la pensée rationnelle et logique (Lassègue 2007).

Existence d'intercesseurs ou de Tiers. Toute interaction, même en apparence dyadique, engage des formes symboliques anticipatrices, collectivement héritées, qui font intervenir des instances (totem, ancêtre, institution) jouant le rôle *d'intercesseurs*, et opérant par délégation (cf. Gauchet 2005). Mobilisant l'attention à travers des jeux sémiotiques appropriés, ces instances fonctionnent comme des supports de *normativité*, et permettent la permutation des rôles sous la garantie d'un point de vue en surplomb. Le mythe enseignera par exemple que le feu, ou le langage, ont été initialement donnés, ce qui n'est pas sans conséquence sur la façon d'en user. Dans toute culture, il paraît difficile de concevoir l'apparition d'un « équivalent général » sans garanties impliquant *in fine* de tels intercesseurs, configurés dans des traditions.

Hétéronomie et opacité du sens. Les acteurs ne sont pas en mesure de fixer d'avance les contours des rôles qu'ils sont appelés à jouer, et qu'ils ne peuvent d'ailleurs s'attribuer eux-mêmes. Ils en découvrent les effets symboliques une fois qu'ils se sont engagés, à la place assignée par les intercesseurs ou instances autorisées. Ainsi par exemple, un rituel de mariage ne vient pas seulement signaler la légitimité d'une union sexuelle, mais confère aux époux un statut exclusif, qui leur ouvre un nouvel espace de relations.

Transmissibilité (habitus, savoir-faire, rituels d'institution). La transmissibilité d'une forme symbolique se joue sur plusieurs plans complémentaires : celui des *habitus* quotidiens, celui des procédures pratiques engageant des savoir-faire spécialisés, celui enfin des ritualisations qui valent comme des moments de transmission explicites. Ainsi par exemple, la façon de copier ou de réciter les textes sacrés, de battre monnaie, de prier, font l'objet de codifications impliquant des moments de vigilance collective, bien marqués comme tels. À bien des égards, il en va de même pour les genres ordinaires de la parole, comme les salutations, les prières, les excuses.

Normativité. Toute forme symbolique engage des saisies *évaluatives*, qui vont de l'esthétique à l'éthique, avec des modalités prescriptives variables et un intérêt soutenu pour les écarts ressentis. Ces dimensions évaluatives se distribuent suivant des modalités plus ou moins explicites, ou bien fondues dans la sensibilité ordinaire. La sensibilité aux écarts se rapporte aux régimes reçus de la *reprise* des formes pertinentes (*habitus/capacité* ; stéréotype/improvisation ; observance/innovation).

Co-évolution des formes symboliques et réorganisation des activités. L'évolution et la différenciation des formes symboliques, que ce soit à la faveur d'une œuvre significative, ou à partir de nouvelles normes édictées, peut précipiter des transformations imprévisibles dans les domaines d'activités les plus variés. Pour une part, cela se laisse observer sous les espèces d'interactions entre les performances sémiotiques caractéristiques de plusieurs formes symboliques : transposition de motifs (de la peinture à la sculpture) ; homologations (de classifications naturelles et sociales, comme dans les systèmes totémiques ; des astres et des personnalités, comme dans l'astrologie) ; normes croisées (harmonisation des vêtements et de la musique lors d'un rituel). Ces interactions sont à leur comble lorsqu'une forme symbolique en mobilise nativement plusieurs autres de façon organique : ainsi du développement originairement conjoint du mythe et du langage, selon Cassirer, ou de la réinvention de la perspective à la Renaissance, au croisement de la géométrie et de l'art pictural (cf. Panofsky 1975 [1932]). Dans toutes ces interactions, style et sens sont directement en jeu. Il n'en va pas de même chaque fois qu'une procédure se fait vicariante, et migre hors du champ propre d'une forme symbolique, dont les enjeux se trouvent alors secondarisés. Investissant de nouveaux domaines pratiques, cette procédure ne relève pas nécessairement de nouvelles formes symboliques spécifiques. On parlera alors de technique, ou de technologie, identifiable d'abord comme ressource pratique, ou comme méthode, mobilisable au service d'une indéfinité de projets. On pourra citer les cas de l'agriculture, de l'écriture ou de l'informatique. Ce n'est qu'une fois *interprétés* (ce qui suppose un point de vue spécifique, et donc partiel) que ces dispositifs technologiques retrouvent un horizon symbolique propre.



On a soutenu ici la thèse qu'il est impossible de rendre compte de l'émergence des langues et du langage sans se situer dans une problématique générale des *formes et activités symboliques*. Définies dans l'intrication constante du pratique et du mythique, ces formes et activités se développent au sein de transactions sémiotiques fondamentalement publiques, dont aucun individu ne détient à lui seul la clé (par exemple sous la forme de représentations).

Il s'agit alors de tenir ensemble les deux bouts de la chaîne : toute expérience subjective, toute perception, est d'emblée sémiotique ; en même temps, cet accès immédiat à la médiation sémiotique signifie que les formes et les valeurs poursuivies ne se conçoivent pas hors du jeu sans fin

des transactions sociales qui les portent à l'existence. Formes, valeurs et transactions ne peuvent donc s'identifier à quelque contenu mental, ni procéder d'une grammaire universelle.

Les questions de la vérité et du mensonge ne jouent pas non plus le rôle *a priori* que leur confèrent certaines approches d'inspiration néodarwinienne (qui vont de la problématique éthologique du « signal honnête » aux problématiques logico-conceptuelles et référentialistes de l'émergence des langues, cf. Dessalles 2000). Ces questions doivent être retrouvées ultérieurement, après qu'aura été acquise une meilleure compréhension des valeurs en jeu, de leur efficacité sociale et individuelle, notamment dans l'établissement de la confiance. Il en va de même pour la question de la référence, qui *dépend* de la pratique langagière, au moins autant qu'elle ne l'alimente, et par conséquent ne peut lui tenir lieu de fondement *a priori*. Nous insistons quant à nous sur l'importance du *fictionnement*, qui conditionne, dans les sociétés humaines, l'accès aux « faits », et la possibilité de sanctions ou de rétributions qui en dépendraient.

Il en va de même pour le concept d'utilité, considéré comme déterminant par la plupart des approches néodarwiniennes du fait social. Or, la monnaie elle-même est un excellent exemple d'un référentiel de valeur qui, si contraint qu'il soit par les nécessités pratiques, fait retour sur elles pour en changer la nature, rediriger l'attention, et finalement redéfinir l'utilité et la confiance elles-mêmes. Cet exemple paradigmatique illustre le choix que nous faisons de nous situer d'emblée dans un registre problématique où chaque individu est partie intégrante de la recherche de fondements symboliques qui garantissent la confiance nécessaire à l'existence collective.

À partir de là, nous avons proposé le cadre théorique d'une *économie symbolique*, comme modèle simplifié de l'émergence d'un équivalent général à travers des jeux sémiotiques. L'analogie de la monnaie et du langage nous a servi de tremplin. En même temps il s'est agi de la refondre, de façon à conférer aux transactions une structure qui réponde à la double nécessité de pouvoir être narrée, et de se mouler dans des formes ritualisées, qui en constituent des emblèmes, des modèles ou des moments-clés.

L'ensemble de cette problématique se situe dans la filiation de l'œuvre de Cassirer sur les formes symboliques, infléchie dans un sens que l'on peut qualifier de *pragmatiste*, où se voient valorisées les formes pratiques d'interactions, et les techniques sémiotiques.

Pour résumer notre propos en quelques mots :

- Les phénomènes sociaux humains n'émergent pas d'une interaction entre des individus dont les buts et les modes d'action seraient préprogrammés.

- L'évolution en direction des langues modernes est intimement liée à l'émergence de nouveaux systèmes sociaux et symboliques, incarnés dans de nouvelles pratiques.

- Les dimensions pratiques et mythiques sont imbriquées et difficilement discernables si l'on s'en rapporte à la constitution narrative-prescriptive du genre humain. Les structures fondamentales d'adressage, propres à chaque société, ne pourraient pas émerger et évoluer en l'absence de cette imbrication du pratique et du mythique.

- Des considérations semblables valent pour la formation sociale des valeurs, et dans une certaine mesure pour les catégories des divers registres de la pratique.

- Le « symbolique » n'est pas ce qui advient une fois que la pensée logico-conceptuelle et causale a échoué. Il est au contraire ce qui, sous certaines conditions, fait advenir ces modalités de la pensée. Et dans tous les cas, les enjeux essentiels engagent toujours du « symbolique ».

- Le « symbolique » ne relève pas d'une compétence privée engendrée par une capacité cérébrale, couplée à des contraintes environnementales. Le « symbolique » repose intrinsèquement sur une activité sémiotique publique, qui constitue un objet d'intérêt en soi.

*Centre national de la recherche scientifique
Centre de recherche en épistémologie appliquée (CREA), Paris
jean.lassegue@polytechnique.edu*

*Institut national de la santé et de la recherche médicale
Modèles, Dynamiques, Corpus (MoDyCo), Nanterre
École des hautes études en sciences sociales
Centre de linguistique théorique (CELITH), Paris
victor.rosenthal@ehess.fr*

*Centre national de la recherche scientifique
Centre de recherche en épistémologie appliquée (CREA), Paris
visetti@ens.fr*

MOTS CLÉS / KEYWORDS: émergence et évolution du langage / *emergence and evolution of language* – néodarwinisme / *neodarwinism* – utilitarisme / *utilitarianism* – économie symbolique / *symbolic economies* – fiction, ritualisation, narration / *fiction, ritualisation, narrative tradition*.

BIBLIOGRAPHIE

- Aglietta, Michel & André Orléan
1998 *La Monnaie souveraine*. Paris, Odile Jacob.
2002 *La Monnaie entre violence et confiance*. Paris, Odile Jacob.
- Anspach, Mark R.
2003 *À charge de revanche. Figures élémentaires de la réciprocité*. Paris, Le Seuil.
- Bersini, Hugues
2005 *Des réseaux et des sciences. Biologie, informatique, sociologie : l'omniprésence des réseaux*. Paris, Vuibert informatique.
- Breton, Stéphane
2002 « Présentation », *L'Homme* 162 : *Questions de monnaie* : 13-26.
- Cadiot, Pierre & Yves-Marie Visetti
2001 *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*. Paris, Presses universitaires de France.
- Cajori, Florian
1928 *A History of Mathematical Notations*. Chicago, The Open Court Publishing Company, 2 vol.
- Cassirer, Ernst
1972 [1923] *La Philosophie des formes symboliques, 1 : Le langage*. Paris, Minuit.
1972 [1924] *La Philosophie des formes symboliques, 2 : La pensée mythique*. Paris, Minuit.
1973 [1925] *Langage et mythe. À propos des noms de dieux*. Paris, Minuit.
- Cauvin, Jacques
1997 *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au néolithique*. Paris, CNRS Éd.
- Chase, Philip G.
1999 « Symbolism as Reference and Symbolism as Culture », in Robin Dunbar, Chris Knight & Camilla Power, eds, *The Evolution of Culture. An Interdisciplinary View*. New Brunswick, Rutgers University Press : 34-49.
- Chavalarias, David
2004 *Métadynamiques en cognition sociale*. Paris, École Polytechnique, thèse de doctorat.
- Coppet, Daniel de
1968 « Tabou », in *Encyclopædia Universalis* : xv, 702-705.
- Dessalles, Jean-Louis
2000 *Aux origines du langage. Une histoire naturelle de la parole*. Paris, Hermès science.
- Donangelo, Raul et al.
2000 « Physics of Fashion Fluctuations », *Physica A* 287 (3-4) : 539-545.
- Donangelo, Raul & Kim Sneppen
2000 « Self-Organization of Value and Demand », *Physica A* 276 (3-4) : 572-580.
- Dunbar, Robin
1999 « Culture, Honesty and the Freerider Problem », in Robin Dunbar, Chris Knight & Camilla Power, eds, *The Evolution of Culture. An Interdisciplinary View*. New Brunswick, Rutgers University Press : 194-213.
- Gauchet, Marcel
2005 *La Condition politique*. Paris, Gallimard (« Tel »).
- Goux, Jean-Joseph
1973 *Économie et Symbolique : Freud, Marx*. Paris, Le Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien
1966 *Sémantique structurale. Recherche et méthode*. Paris, Larousse.
1970 *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris, Le Seuil.

- 1983 *Du sens II. Essais sémiotiques*. Paris, Le Seuil.
- Herrenschmidt, Clarisse
2007 *Les Trois Écritures. Langue, nombre, code*. Paris, Gallimard.
- Hocart, Arthur M.
2005 [1954] *Au commencement était le rite. De l'origine des sociétés humaines*. Paris, La Découverte-MAUSS.
- Knight, Chris
1999 « Sex and Language as Pretend-Play », in Robin Dunbar, Chris Knight & Camilla Power, eds, *The Evolution of Culture. An Interdisciplinary View*. New Brunswick, Rutgers University Press : 228-247.
- Lassègue, Jean
2007 « Une réinterprétation de la notion de forme symbolique dans un scénario récent d'émergence de la culture », *Revue de métaphysique et de morale* 2 : 221-237.
- Lassègue, Jean, ed.
2007 *Émergence et évolution de la parenté. Actes de la recherche à l'ENS*. Paris, Éd. Rue d'Ulm-Presses de l'ENS.
- Lévi-Strauss, Claude
1958 *Anthropologie structurale*. Paris, Plon.
1962 *La Pensée sauvage*. Paris, Plon.
- L'Homme
2002 *L'Homme* 162 : *Questions de monnaie*. Éd. par Stéphane Breton. Paris, Éd. de l'Ehess.
2005 *L'Homme* 175-176 : *Vérités de la fiction*. Éd. par François Flahault & Nathalie Heinich. Paris, Éd. de l'Ehess.
- Meyssonier, Simone
1989 *La Balance et l'Horloge. La genèse de la pensée libérale au XVIII^e siècle*. Montreuil, Éd. de la Passion.
- Orléan, André
2002 « La monnaie contre la marchandise », *L'Homme* 162 : 27-48.
- Panofsky, Erwin
1975 [1932] *La Perspective comme forme symbolique : et autres essais*. Paris, Minuit.
- Petitot, Jean
1985 *Morphogenèse du sens*. Paris, Presses universitaires de France
- Propp, Vladimir
1965 [1928] *Morphologie du conte*. Paris, Le Seuil.
- Rastier, François
1989 *Sens et textualité*. Paris, Hachette.
2001 « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues* 85-86 : 183-219.
- Rosenthal, Victor
2004 « Microgenesis, Immediate Experience and Visual Processes in Reading », in Arturo Carsetti, ed., *Seeing, Thinking and Knowing. Meaning and Self-Organisation in Visual Cognition and Thought*. Dordrecht-Boston, Kluwer Academic Publishers : 221-243.
- Rosenthal, Victor & Yves-Marie Visetti
2003 *Köhler*. Paris, Les Belles Lettres.
- Scubla, Lucien
2001 « Parcours fondateur et pèlerinage aux sources : note sur la construction mythico-rituelle de l'espace », *Visio* 6 (2-3) : 11-24.
2008 « Science cognitives : fil d'Ariane ou lit de Procuste pour l'anthropologie ? », *Intellectica* 50 : 103-174.
- Sinha, Chris & Kristine Jensen de Lopez
2001 « Language, Culture and the Embodiment of Spatial Cognition », *Cognitive Linguistics* 11 (1-2) : 17-42.
- Sohn-Rethel, Alfred
1978 [1970] *Intellectual and Manual Labour. A Critique of Epistemology*. London, Macmillan.

Stewart, John

2004 *La Vie existe-t-elle ? Réconcilier génétique et biologie* Paris, Vuibert.

Tesnière, Lucien

1959 *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck.

Testart, Alain, ed.

2001 *Aux origines de la monnaie*. Paris, Errance.

Visetti, Yves-Marie

2004 « Constructivismes, émergences : une analyse sémantique et thématique », *Intellectica* 39 : 229-259.

Wildgen, Wolfgang

2003 *The Evolution of Human Language. Scenarios, Principles and Cultural Dynamics*. Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.

Zilberberg, Claude

2001 « Sur la concordance de l'espace et du sens », *Visio* 6 (2-3) : 141-162.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Jean Lassègue, Victor Rosenthal & Yves-Marie Visetti, *Économie symbolique et phylogénèse du langage*. — On propose un scénario théorique de l'émergence et de l'évolution du langage bien différent des scénarios néodarwiniens aujourd'hui répandus. Le principe adopté est celui d'une synergie nécessaire entre plusieurs *formes et activités symboliques*. En s'inspirant notamment de l'analogie de la monnaie et du langage, vus comme des « équivalents généraux », on introduit le modèle simplifié d'une *économie symbolique*, qui vise à figurer le dégagement progressif de formes sémiotiques jouant un rôle pivot dans la différenciation de valeurs, de rôles, de groupes sociaux. On cherche ainsi à rendre compte de l'origine et de l'intrication des dimensions pratiques et fictives propres à toute interaction sociale, la ritualisation des conduites allant de pair avec la formation de genres ou de jeux sémiotiques (notamment narratifs).

Jean Lassègue, Victor Rosenthal & Yves-Marie Visetti, *Symbolic Economies and Phylogenesis of Language*. — We suggest a prospective scenario of emergence and evolution of language which radically differs from the dominant neo-darwinian stance. The guiding principle is that of a synergy between various *symbolic forms and activities*. Starting with the analogy between money and language, viewed as « general equivalents », we define a model of *Symbolic Economies* which features the gradual unfolding of semiotic forms mediating the differentiation of social groups, roles and values. The aim is to account for the shared origin of practical and fictional dimensions of social life, where the ritualisation of behaviour goes hand in hand with the development of semiotic games and *genres* (especially of narrative kind).